

Errol Sabatini

***Des Petits Biscuits
Pour La Timidité***

ROMAN

1.

– Ma pauvre Chérie, tu ne vas tout de même pas acheter ça ?

Le vendeur de l'agence immobilière fit comme s'il n'avait rien entendu. Madame Delaporte s'énerva. Elle montrait la vieille baraque à sa fille en la pointant des deux mains, paumes vers le ciel.

– Regarde-moi ça ! Tu appelles ça un moulin ? C'est une ruine !

– Il faudra faire quelques travaux, je suis d'accord avec toi...

– Quelques ? Naëlle, mon ange... Ouvre les yeux ! Tu ne peux pas vivre là-dedans.

Le père de Naëlle ne prenait pas souvent la parole pour s'opposer à elle, mais cette fois il ne pouvait pas la laisser faire sans rien dire :

– Tu ne pourras jamais faire tout ça toi-même. Et si tu paies des entrepreneurs, ça va te coûter une fortune...

– Je m'en sortirai, je vous le promets... Et puis je ferai du camping pendant un petit moment, qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle ouvrit les bras sur la vue qui s'offrait à eux.

– Et ça, ça ne vaut pas tous les travaux du monde ? Toute la colline sera à moi. Quarante hectares pour une bouchée de pain...

En homme d'argent, Monsieur Delaporte avait déjà fait son calcul. Si un jour le terrain devenait constructible, sa fille pouvait vite multiplier sa mise par cinquante ou peut-être cent... L'opération était discutable, mais pas sans intérêt. Il fut bien forcé de s'incliner.

– De toute façon, je crois que ta décision est prise depuis longtemps, et que nous pourrions dire ce que nous voulons...

Naëlle sourit. Elle entraîna sa mère par le bras pour lui rappeler le paysage qui s'étendait à perte de vue.

– Et ça... Écoute...

– Quoi donc ?

– Mais la rivière, Maman, la rivière...

– La rivière... la rivière... C'est pas du diamant, elle ne te fera pas vivre ta rivière !

– Avec ce que vous m'avez donné et le peu que j'ai pu mettre de côté, j'ai de quoi voir venir pour un petit moment.

– Pourquoi tu n'es pas restée dans la publicité, ma chérie ?

– Maman, on en a déjà parlé. Ma décision est prise.

La mère palpa son chignon d'un air distrait. Elle semblait pressée de quitter l'endroit, un peu trop rustique pour elle. Elle soupira.

– Enfin... Quand ton caprice sera terminé, tu pourras toujours revenir chez nous...

Naëlle prit ses deux parents dans les bras et les embrassa tour à tour.

– Je sais... Merci.

Elle s'adressa au vendeur.

– Bon ! On va les signer ces papiers ?

Ils montèrent en voiture et repartirent dans un grand nuage de poussière. Assise à l'arrière, Madame Delaporte continuait de râler.

– Il n'y a que des cailloux, ici...

Naëlle regarda les pieds de sa mère.

– Évidemment, la garrigue, c'est pas fait pour les escarpins, Maman.

2.

Ils arrêtaient pas de me dire sois courageux Julien, et d'autres trucs comme ça.

Et moi, j'arrêtais pas de pas leur répondre. Ça va faire deux ans. J'en avais huit.

Depuis, je grandis chez ma grand-mère. J'ai débarqué dans son village comme ça, sans prévenir. Un matin où je pleurais pas mal. Avec moi, y'avait des gens de la DDASS. Ils lui ont expliqué que je venais de passer la nuit dans un de leurs centres. Et qu'elle était la seule personne à pouvoir s'occuper de moi, parce que j'avais plus de mère. Plus de mère capable de m'élever, en tout cas. Elle est restée silencieuse, la Mamie Vanneau. Ni chaud ni froid. Elle a pas demandé ce qui avait pu arriver à sa fille. Même pas cherché à savoir si elle était morte ou vivante. Elle s'est contentée de me serrer doucement contre elle.

*Avant que j'arrive, elle savait pas qu'elle
avait un petit-fils.*

3.

Pour la jeune femme rarement calme, découvrir le vieux moulin avait été une véritable révélation. Dans ce lieu hors du temps, tout semblait lui parler, tout était rassurant. Elle n'avait jamais rien vu de pareil, ni ressenti un tel apaisement depuis longtemps. La bâtisse lui plaisait autant que la tranquillité qui y régnait. Pourtant, l'atmosphère étrange qui l'imprégnait, très pesante, en aurait rebuté plus d'un.

Rien. Le strict minimum. De gros murs de pierre, que venaient parfois percer quelques rares fenêtres trop petites. Dehors, une vieille roue à aubes que le temps avait définitivement immobilisée. À l'intérieur, des enduits à la chaux qui se décrochaient par plaques et s'amoncelaient sur un sol de terre cuite austère et poussiéreux. Le tout s'abritait avec peine sous une toiture crevée en plusieurs endroits, que de vieilles poutres en chêne tentaient de retenir.

Avec beaucoup de travaux, le bâtiment pouvait devenir habitable et prendre un certain charme.

Sauf qu'il n'y avait ni eau ni électricité.

Mais il en fallait plus à Naëlle pour se décourager. On lui avait montré l'ancien canal qui allait de la rivière au moulin et faisait autrefois tourner la roue. En travaillant un peu de la pelle et de la pioche, elle pourrait le dégager et avoir l'eau juste devant la maison. À moins qu'elle ne remette en état un vieux bassin aperçu sur une des berges. Pour faire la vaisselle ou se laver, elle imaginait déjà un tuyau descendant jusqu'à l'intérieur du moulin.

Éclairer tout ça serait sûrement plus compliqué. Tant pis, elle improviserait. Même si elle ne savait pas trop à quoi ressemblait un groupe électrogène.

4.

Ma grand-mère, elle a deux gros défauts : elle est nulle à la Playstation, et elle est fâchée à mort avec sa fille.

Dès qu'on en parle, elle dit des horreurs. Que c'est une traînée, une droguée. Qu'elle est folle. Que moi j'y suis pour rien, mais qu'un enfant qui n'a pas de père c'est pas normal. Elle dit qu'elle a même plus envie de la revoir, et que moi je devrais en faire autant. Et puis elle continue en disant que de toute façon ma mère ne lui a jamais rien apporté de bon. Que des emmerdements, et à moi aussi. Elle a tout un baratin sur les mauvaises mères sans cœur qui ne pensent qu'à elles.

Des fois elle a un peu raison. Mais je peux pas la laisser dire ça. Alors on s'engueule. Pas méchamment. Pas trop. Je lui dis juste que c'est pas vrai, qu'elle ment, et je pars pleurer dans ma chambre.

En fait, même quand on s'engueule pas, je pleure dans ma chambre. Pas tous les jours. Je me le suis interdit si je l'ai déjà fait la veille. Un jour sur deux, c'est pas mal. J'essaie d'éviter le mercredi, parce que c'est le jour des enfants. Du coup, je suis à peu près sûr de pleurer tous les jeudis. Des fois je me trompe, je fais ça le vendredi. Mais c'est pas grave. C'est le jour du poisson.

5.

Naëlle avait toujours été un peu étrange.

Ce qui faisait d'elle un personnage à part n'avait rien de physique. Petite brunette aux cheveux courts, intelligente et vive, Naëlle Delaporte pouvait tout à fait ressembler à n'importe quelle fille de vingt-huit ans.

En fait, ce qui la rendait différente des autres relevait plutôt de l'irrationnel.

Elle avait la désagréable manie de prédire l'avenir.

Qu'elle les appelle visions, flashes ou bien messages de l'au-delà, les images et les voix s'étaient très vite immiscées dans la vie de la singulière jeune femme. Aussi loin qu'elle puisse chercher dans sa mémoire, Naëlle avait toujours été voyante. Probablement dès les premiers jours de son existence. Pour n'importe qui, évoquer des moments de l'enfance fait remonter des souvenirs de plage, de goûter, de

jeux. Mais si elle cherchait volontairement ce genre de choses, les seules images qui venaient spontanément ressemblaient toutes à un épisode de "Naëlle la petite sorcière".

En classe, elle connaissait à l'avance le sujet des contrôles, ce qui lui valait une foule d'amies.

À la maison, ses étranges facultés étaient devenues l'objet de petits jeux pour son père. Plus jeune, Monsieur Delaporte ne manquait jamais une occasion de faire briller sa fille en société, avec des questions-pièges du genre : "Devine qui vient dîner demain ?" ou "Dis-moi ce que je cache dans mon dos".

Au fil des jours il avait même amélioré ses techniques, mis au point de nombreux emballages que Naëlle pouvait prendre en mains. À l'intérieur, il glissait toutes sortes d'objets, bien protégés, pour que leur forme ne puisse pas être devinée par le toucher. La petite voyante annonçait fièrement ce qu'elle tenait. Souvent, elle décrivait même le ou la propriétaire de très vieux objets, donnait un maximum de détails sur la personne. Elle se prêtait assez volontiers à ce genre d'exercices et y était d'ailleurs devenue excellente.

Avec le temps, les visions de Naëlle s'étaient affinées. Plus précises, plus pointues, elles étaient aussi devenues beaucoup plus encom-

brantes. Très fréquemment, elles surgissaient sans prévenir et parvenaient à s'imposer avec violence, à tel point que la pauvre fille pouvait s'enfermer dans de longues heures de silence et de trouble.

Au début, ces étranges sensations ne se manifestaient qu'après de gros efforts de concentration, et ne concernaient que des choses simples. Puis, peu à peu, les petites scènes de la vie de tous les jours avaient fait place à des images chargées d'émotion, très souvent déstabilisantes. Naëlle n'avait plus besoin de rien pour officier, ni contact, ni support. Le simple fait de croiser quelqu'un, quelque chose, ou d'y penser suffisait à déclencher une cascade d'images et de sons. Curieusement, il arrivait parfois que tout ceci entre en sommeil pendant plusieurs semaines, avant de ressurgir brutalement, chaque fois de façon un peu plus perturbante.

Il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Elle devait s'accepter telle qu'elle était, considérer qu'elle avait reçu un don, et l'appriivoiser. Il ne lui restait alors que deux solutions. Y parvenir, ou devenir folle.

Tout était ensuite allé très vite. En lisant un magazine, elle était tombée amoureuse de la Provence. Naëlle s'était alors mise à visiter des

propriétés partout dans le sud. C'est ainsi qu'elle s'était retrouvée dans la garrigue au beau milieu d'une colline, seule avec son don.

6.

Le petit caillou rebondit cinq ou six fois sur le plan d'eau. Cette portion de la rivière était un peu plus calme qu'en amont. Julien aimait bien venir y faire des ricochets. Toujours seul.

Depuis qu'il habitait chez sa grand-mère, il ne s'était pas franchement intégré au village. Si on pouvait appeler ça un village. De toute façon, il était trop indépendant pour traîner avec les quelques gosses qui vivaient dans le hameau. C'étaient tous des nuls. Des petits arriérés tout juste bons à rester devant la télé avec leurs lourdauds de pères. Ou à se cogner dessus entre deux parties de foot. Et lui, toutes ces absurdités, ça n'était pas son truc.

Non. Il préférerait passer des heures au milieu de la campagne en compagnie des arbres et des bestioles. Il pouvait rester tout un après-midi assis sur un rocher à contempler la nature. Sans faire grand-chose apparemment. Et pourtant,

pendant ce temps, son cerveau tournait à plein régime. Julien pensait, imaginait toujours plus. Le plan d'une cabane, le parcours d'une expédition, la cité de ses rêves...

Sauf que ce que lui appelait une bonne idée était en général considéré par tous les adultes comme une énorme bêtise potentielle. C'était un peu pour ça aussi qu'il n'était pas très bien vu. Trop imaginatif. Pas assez conventionnel. Sans compter qu'il risquait de donner des idées aux autres mômes, ce qui leur arrivait rarement.

Mais le gamin s'en moquait.

Au moins, ici il ne risquait pas de rencontrer tous ces crétins. La rivière qui coulait à ses pieds était celle qui avait noyé leur village quelques années plus tôt. Autant dire qu'ils ne s'y risquaient pas trop. Pourtant, ça n'était pas un hasard. C'étaient bel et bien eux qui l'avaient voulu. La société moderne en tous cas. EDF plus particulièrement. Ses ingénieurs avaient décidé que la vallée se prêterait à merveille à la construction d'un de leurs barrages. Du coup, à seulement cinq ou six kilomètres en contrebas, Talanne-le-vieux avait sombré au fond d'un superbe lac artificiel. Leurs taudis n'étaient pas près de revoir le jour. Bien fait pour eux.

Julien décida d'aller s'amuser un moment sur l'autre rive.

Après, il rentrerait chez sa grand-mère.

7.

Naëlle obtenait toujours ce qu'elle voulait. La vente s'était faite en un temps record, presque anormal. Au montant qu'elle avait fixé, sans qu'on lui oppose vraiment de résistance.

Ce matin-là, pour à peine plus que le prix d'un appartement parisien, elle était devenue propriétaire d'une petite colline au soleil.

Le notaire semblait tout droit sorti d'un tableau. Un vieil homme à la barbe en collier, avec des lunettes rondes et une tête de nain de jardin. Ce passage obligé par son bureau de la modeste ville de Marsan n'avait été qu'une étape. La dernière avant qu'une nouvelle histoire ne commence vraiment, dans un minuscule village tout proche.

En quittant l'étude de Maître Monti, Naëlle s'installa en terrasse d'un café. Elle commanda un chocolat et fouilla dans son sac à main pour y récupérer son téléphone. Elle le posa bien en

évidence sur la table, puis l'observa tranquillement en attendant qu'il sonne.

Moins d'une minute après, elle décrocha à la première sonnerie.

– Maman ? Je savais que tu allais appeler...
Comment vas tu ?

Au grand désespoir de sa mère, Naëlle raconta que l'entrevue s'était bien déroulée.

– Je vais encore rester à l'hôtel ce soir. Les déménageurs doivent arriver demain. Ça me laissera le temps de mettre un peu d'ordre.

– Tu as tout ce qu'il faut, au moins ?

– Oui, rassure toi...

Naëlle mentait, elle n'avait rien. Elle irait faire des courses dans l'après-midi. Au bout du fil, Madame Delaporte se lamentait de savoir sa fille toute seule dans un trou perdu, si pressée de s'installer.

– Ça n'est pas un trou, Maman, c'est un hameau... Et ne t'inquiète pas, je finirai par me faire des amis.

– Tu sors à peine de chez le notaire... Attends au moins que le dossier soit enregistré !

– Tout ira bien, Maman. Sois tranquille.

Naëlle embrassa sa mère et raccrocha. Elle régla son chocolat, puis rejoignit son tacot. C'était une 4L fourgonnette hors d'âge, dégotée la veille chez un marchand, le seul dans le

coin à faire de l'occasion. Un type tout sec, avec un sourire carnassier. Il ne lui avait pas inspiré confiance du tout, mais tant pis. Elle avait songé à lui dire qu'un jour il aurait des ennuis avec la gendarmerie, mais n'en avait rien fait. De toute façon il n'aurait pas compris.

La vieille bagnole craquait de partout, mais elle allait lui servir pour transporter tout un tas de trucs jusqu'au moulin. Naëlle tourna la clé. Le moteur démarra du premier coup, dans un petit nuage de fumée bleutée. Pour ne pas caler au milieu de la route et quitter le parking tranquillement, elle laissa passer quelques voitures. Un beau facteur noir qui finissait sa tournée en fouillant dans son nez. Une très vieille Lada orange, conduite au ralenti par une mamie qui semblait faire la morale à son petit-fils. Elle s'engagea sur la départementale juste derrière un bus.

Naëlle était en route pour le moulin.

8.

Comme à son habitude, Jean Charmont tapait sur sa femme. Depuis bientôt dix-sept ans, il ne se passait pas une semaine sans qu'il la cogne un peu. Pour être sûr que la pauvre Colette comprenne à qui elle avait affaire, il lui avait même donné son premier coup de poing le soir de leur nuit de noces. Et son premier coup de pied aussi. Tous les deux dans l'estomac. Pas pour lui faire mal. Juste pour faire passer la surprise : pensant que ce jour serait une fête, elle avait choisi de lui annoncer qu'elle attendait un bébé...

Mais le petit Sylvain était né quand-même.

Après douze longues années de souffrances quotidiennes, et malgré sa peur d'avoir de nouveau un enfant, Colette avait fini par lui donner une sœur, la petite Marion. Jean n'avait rien dit. Il avait seulement imposé le prénom. Bien sûr, à l'époque, la pauvre femme

ignorait que c'était aussi celui de sa maîtresse du moment. Cinq ans étaient passés depuis et ne l'avaient jamais empêchée d'adorer sa fille.

Malgré leur belle différence d'âge, les deux enfants s'entendaient à peu près. Mais pour Colette qui ne travaillait pas, les vacances des gosses risquaient d'être longues. Son mari avait pris des congés en même temps qu'eux.

Elle essuya ses larmes et partit discrètement acheter du papier cadeau.

9.

Les gamins du village aiment bien jouer avec moi. La dernière fois, c'était pour me mettre sur le toit de la vieille cabine de téléphone. Ils savent que j'ai pas de père pour me défendre.

Si j'en avais un, il mettrait Maurel sur orbite. Yann Maurel. C'est plus ou moins le chef de cette bande de crétins. Plus ou moins, parce qu'il a été élu à la course. Il court très vite, cet abruti. Un vrai guépard. Croisé avec un chacal.

C'est rare que je reste avec eux. À l'école, j'essaie de les éviter. Mais y'a aussi le caté. Là, je peux pas faire autrement ; je suis obligé de les supporter. J'aime pas trop ça, mais ma grand-mère y tient vraiment. Alors j'y vais. Chaque fois c'est pareil. Au début, la sœur nous parle des évangiles, du Seigneur qui est bon et miséricordieux, du pardon qu'il faut

accorder. À la fin, elle crie très fort. Et quand ça dégénère, elle va chercher François. En fait, c'est pas son vrai nom. Il s'appelle juste Monsieur le Curé, mais nous on dit ça à cause du Pape. En général, son arrivée calme tout le monde. Parce que quand il vient donner de la voix, c'est rarement pour nous chanter des cantiques.

Notre François, c'est pas la moitié d'un rachitique. C'est un curé de course. Il nous regarde droit dans les yeux, et il appuie ses deux grosses mains sur la table. On a toujours peur qu'il nous la jette dans la tête, comme dans Don Camillo (c'est un des films que ma grand-mère adore). Mais il est encore jamais allé jusque-là. N'empêche, faut quand même pas trop le titiller, le cureton. Une ou deux fois, il nous a fait rentrer la vie de Jésus à coup de botte. Bon, on l'avait un peu cherché. Même qu'un jour j'étais dans le coup.

C'était la faute à Chabert. Il avait un sac plein de bidules qu'il avait piqués à sa mère. Je me suis dis que si je faisais quelque chose de vraiment énorme, ils me respecteraient peut-être plus. Alors, à la récré, on est entrés dans l'église. C'était une erreur. Les apôtres ont pas attendu le chant du coq pour me balancer au romain. Merci Judas Maurel.

Ce jour-là, j'ai découvert que la justice du Bon Dieu pouvait prendre la méchante forme d'un quarante-cinq fillette, et vous ventiler le coccyx d'un grand coup de pied papal. Après ça, le curé a fait de l'humour de curé. Il a dit un truc pas drôle sur le fondement de la religion et ça l'a fait rigoler. Pas moi. Depuis, je vais moins souvent au catéchisme.

N'empêche. Moi je la trouvais chouette la Sainte Vierge, avec sa perruque blonde.

10.

Les petites jacasseries avaient commencé avec le lever du jour, à peine chuchotées. La crise couvait.

Puis les persiflages avaient pris de l'ampleur. Le fait que Naëlle s'installe au moulin ne faisait plaisir à personne. Peu à peu, de nombreuses voix se faisaient entendre, toutes plus hostiles à la jeune femme trop dérangeante.

À neuf heures, finalement, tout était clair. Ça gesticulait, ça braillait : les gens du village voulaient rester entre eux. Dans le seul commerce du petit hameau, on s'interpellait pour colporter la drôle de nouvelle : le moulin était bel et bien vendu.

- Évidemment, ça devait arriver un jour...
- C'est une de Paris. Une jeune.
- Qu'est-ce qu'elle vient faire là ?
- Elle restera pas !
- Pour sûr !

– Et patati...

– Et patata...

À Talanne-le-neuf, on était comme ça. Deux cents âmes, en été comme en hiver, possessives et contentes de l'être. Comme il y avait très peu de maisons, il n'y avait jamais eu de nouveau venu. Et c'était tant mieux, parce qu'on n'en voulait pas.

Depuis le naufrage de Talanne-le-vieux, le moulin que Naëlle venait de s'approprier était devenu pour eux une sorte de mémorial. Rendus solidaires par un mauvais coup du sort, les derniers Talanvillais – les rares à ne pas être partis en ville – ne voulaient surtout pas voir disparaître la seule parcelle qui subsistait de leur village.

Le lieu était désaffecté depuis des années. Les hasards d'un héritage en avaient fait la propriété de gens fortunés de Marsan, qui s'en moquaient éperdument. Et c'était très bien ainsi. On ne voulait pas qu'il soit livré à quelqu'un de l'extérieur. Chacun avait ses raisons. Pour les uns, la colline était un endroit parfait pour la chasse, et les autres voulaient pouvoir continuer à y couper du bois ou à ramasser des champignons. Certains y faisaient paître des moutons. En tout cas, tout le monde était d'accord : c'était un vestige.

Qui plus était, un vestige qui sentait le soufre.
Parce qu'on ne le disait pas franchement, mais
beaucoup avaient en tête l'histoire du dernier
moulinier.

11.

Naëlle s'était réveillée d'un coup vers dix heures du matin.

La pauvre fille le savait déjà : la journée allait être horrible. D'une claque, elle envoya son petit réveil s'écraser contre un mur. Assise sur son lit, la tête entre les mains, elle fixa pendant quelques secondes les petits bouts de plastique qui jonchaient le sol, en espérant se calmer un peu.

L'instant d'après, la voyante courait dans tous les sens. Elle s'engouffra dans la salle de bains de l'hôtel en lâchant une tirade de gros mots qui auraient pu faire s'évanouir sa mère. Tout juste sortie de sa douche tiédasse, vaguement habillée, elle enfila une paire de tennis et fonça vers sa 4L. Elle abandonna son deux étoiles minable sans même se soucier de ses affaires. Une à une, les maisons de Marsan disparaissaient au fur et à mesure que le pay-

sage défilait, pour laisser place à la campagne, puis la forêt. La route se faisait de plus en plus poussiéreuse. Naëlle aborda la colline par un long chemin de terre et de cailloux. Le camion blanc apparut au détour d'un virage. Elle lui indiqua la direction d'un geste du bras et le suivit tranquillement jusqu'au moulin.

En plus d'être bien faits tous les trois – ce qui ne gâchait rien – les déménageurs étaient plutôt sympathiques. Au hameau, chacun leur avait donné sa version du chemin à prendre, si bien qu'ils s'étaient perdus.

Naëlle débarrassa aussi vite qu'elle le put le bazar qui encombrait encore la pièce principale. À peine une vieillerie avait-elle disparu, elle était aussitôt remplacée par un carton surgi des bras d'un des gaillards. Deux petites heures plus tard, une montagne de caisses, de sacs et de gros colis ficelés trônait au beau milieu d'une grande pièce poussiéreuse.

Aux côtés de Naëlle, les trois hommes se félicitèrent de leur rapidité. Elle leur donna un pourboire qui n'était pas dans ses moyens, puis les raccompagna sur quelques kilomètres. Elle s'arrêta au bout d'un moment, pour les laisser passer, en leur faisant de grands signes de la main. Le camion la doubla en klaxonnant longuement, avant de disparaître vers Marsan.

Des gouttes commençaient à tomber sur le pare-brise de la 4L. Naëlle s'assura qu'aucune voiture ne venait en face et fit demi-tour.

Lorsqu'elle fut de nouveau au moulin, elle avala un sandwich en vitesse, en se demandant par où elle allait commencer. Le reste de l'après-midi fut très éprouvant. Naëlle n'avait pas pensé à la pluie, ni aux tuiles cassées. Au lieu de faire du rangement comme elle l'avait imaginé, elle perdit un temps infini à éviter l'inondation. Par bonheur, elle n'avait pas encore jeté les gamelles qui traînaient un peu partout.

Au moment de se coucher, son lit n'était même pas encore monté. Elle avait à peine réussi à mettre une partie de la pièce en ordre. Elle s'allongea sur le canapé, sous une grosse épaisseur de couvertures tirées d'un carton. Vexée de s'être si mal organisée, Naëlle eut envie de pleurer. Elle éteignit la vieille lampe tempête et passa sa première nuit au moulin dans le froid et la poussière.

À plusieurs reprises, la jeune femme se réveilla en sursaut, inquiétée par des bruits inconnus, sans savoir s'ils étaient réels ou imaginaires.

12.

La petite Marion venait d'avoir cinq ans. Pour son anniversaire, ses parents, Colette et Jean Charmont ne s'étaient pas moqués d'elle. Elle avait eu droit à une superbe fête, avec gâteau, bougies, copains qui courent partout, et... vélo. Pas n'importe lequel. Un véritable vélo de rêve ! Entièrement rose, comme celui des princesses ! Le Jean s'était un peu fait tirer l'oreille, mais il avait bien fini par acheter le modèle avec sonnette et panier à l'avant (pour transporter les poupées qui vont avec), mais aussi porte-bagages et même fanion à l'arrière. Et surtout, il avait très vite enlevé les deux petites roues qui servent à garder l'équilibre.

Ce jour-là, Marion était donc devenue une grande. Sauf que pendant tout un après-midi, elle avait dû se contenter de tourner autour de la table de la cuisine à cause d'un gros orage. Et qu'à cinq ans, on n'est pas vraiment patient.

Aussi, au lendemain de ce grand jour, avait-elle décidé de se lever tôt.

La météo s'annonçait meilleure. Son père était déjà parti et sa mère repassait au salon. Elle déjeuna à côté d'elle devant la télé, avant d'aller jouer dans le jardin en emportant discrètement sa bicyclette. Discrètement, car son père lui avait formellement défendu d'en faire sans la surveillance d'un grand.

Marion s'installa sur la selle. Elle dût poser le pied par terre plusieurs fois avant de réussir à pédaler. L'allée était plate, mais une épaisse couche de petit gravier l'empêchait d'avancer correctement. Et le jardin était trop accidenté pour qu'elle tente de s'y aventurer. Marion regarda autour d'elle : la seule solution était là, à quelques mètres. Derrière le portail. Une jolie route, bien droite et bien goudronnée.

Mais c'était interdit. Drôlement, même.

Elle retourna dans la maison. Le tas de linge de Maman n'en était encore qu'à la moitié. Et de toute façon, elle ne voudrait pas. Son grand frère accepterait peut-être de l'accompagner. Elle monta directement à l'étage et poussa la porte de la chambre sans faire de bruit. Il dormait à poings fermés. Des chaussettes et des vêtements sales traînaient au pied du lit. Ça sentait un peu le fauve. Elle le secoua.

– Sylvain... Tu peux m’emmener faire du vélo ?

Elle n’avait pas parlé fort, à peine chuchoté dans son oreille. Sylvain se tourna vers le mur pour s’enfouir sous son oreiller.

– Laisse-moi tranquille, va voir Maman. Il ne s’était peut-être même pas réveillé pour répondre ça.

Tant pis, ils l’auraient voulu.

Le portail avait tendance à faire du bruit. Elle le manipula doucement pour ne pas être remarquée et ne le referma pas complètement. La route était déserte. Comme d’habitude. Elle n’aurait qu’à rester sur le bord. De toute façon, elle connaissait bien l’endroit. Sa mère l’emmenait très souvent avec elle au village, à pied. C’était à cinq cents mètres, tout au plus. D’abord, elle longerait le champ du maire, avec ses vaches. Juste après, il y aurait le monument aux morts, qu’on avait ramené de l’ancien village. Ensuite le cabot de la mère Perrino se mettrait à aboyer, puis il y aurait la villa des Mathieu qui sont toujours absents. Elle n’aurait qu’à faire demi-tour bien avant la grande descente. Facile.

La gamine se lança toute seule sur la petite départementale en zigzaguant. Heureusement, la route était plus large que l’allée de gravier.

Tout se passait à peu près comme elle l'avait prévu. Les vaches la regardèrent stupidement jusqu'à ce qu'elle parvienne à dépasser le monument sans rentrer dedans. Dès qu'elle approcha de la clôture de la calabraise, son abruti de berger allemand se mit à gueuler.

Quand elle arriva devant chez les Mathieu, Marion était au milieu de la route.